

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 13

Artikel: L'amour raccommode [i.e. raccommodé] ! : [suite]
Autor: Villemard, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208583>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'AMOUR RACCOMMODE !

II

CELA devait lui rester sur le cœur, en effet. Elle défendit à Jules d'aller chez sa tante, défense dont il ne tint pas compte. Les allusions acerbes se donnèrent carrière. Tout ce que faisait Elise était critiqué et Fanchette voyait du mauvais vouloir en tout et partout. Passant un jour le long du verger où flottait la lessive palpante d'Elise, elle remarqua que le linge était mal lavé, peu soigné et que nombre de mantelets et de draps avaient des déchirures et même des trous ! Oui, des trous !... Si c'est possible !

Trous et déchirures existaient-ils réellement ? Je ne saurais l'affirmer, tant il est que, si l'on voit bien ce qu'on voit, on voit non moins clairement ce qu'on veut voir.

Bref, la situation était tendue à l'excès. Des deux côtés on souffrait sans vouloir l'avouer. Chacun sait que ce sont là précisément des situations qui durent, étant donnée la malignité naturelle au cœur humain. Elle devait s'éclaircir un jour et le bon génie qui fit cette œuvre si nécessaire fut un petit lutin qui a fait beaucoup de mal en ce monde et peut-être encore plus de bien : l'amour.

Madame Elise avait une nièce, fille unique d'une unique sœur, mariée à un Suisse allemand du nom de Zumstein, Bertha était maintenant orpheline de père et mère. C'était une fraîche fille au teint pur, élevée à Wetzikon et qui, dans son enfance, avait fait quelques apparitions chez sa tante. C'était alors une petite boule sans grand intérêt.

Or, tout avait changé. Bertha Zumstein revenait de l'étranger transformée, parlant le français avec aisance, et le léger accent allemand natif de Wetzikon était un charme de plus. Madame Elise voulait faire d'elle sa compagne habituelle, sa fille. Elle était pauvre, ses parents s'étant ruinés.

Il arriva que le grand Jules qui n'avait jamais cessé d'aller chez sa tante, y vint plus souvent, chaque fois avec un plaisir plus grand. On a beau être artilleur et connaître au mieux sa partie, il y a l'artillerie du cœur avec sa tactique. Bref, Jules se trouva pris et bien pris.

La tante Elise vit fort bien les choses, mais ne fit mine de rien. Jules, un beau jour il lui avoua qu'il aimait Bertha et que son plus vif, son plus ardent désir était de l'associer à sa vie et de la rendre heureuse. Notre artilleur ne parlait pas mal et l'on sait que l'amour rend éloquent.

— Je n'ai pas d'objection, Jules. Tu es un brave garçon et je suis certaine que tu feras un bon mari !... Mais, tu comprends, il faut que ta mère vienne ici, la demander... j'y tiens !... Nous profiterons de l'occasion pour liquider cette brouille... qui est l'ouvrage de ta mère !...

Tu es bien bonne, tante, de me faciliter ainsi ! dit Jules tout ému. Je te remercie de tout mon cœur !... A présent, c'est sûr que c'est à la mère à venir et elle viendra, tu peux compter là-dessus !

Du même pas, Jules rentra à la maison, entra tout droit à la cuisine. Il mit Fanchette au courant en quelques mots :

— En voilà encore d'une autre !... C'est tomber des nues !... Tsancré de benêt !... T'amouracher de cette petite « teutonne » sans le sou pendant qu'ici et ailleurs il y a tant de filles riches. T'y possible !... Dire que mon fils s'en va faire l'amour là-haut, veut « marier » sa nièce ? Ce n'est pas encore fait, c'est moi qui te le dis !... Ah ! non !... Et crois-tu, par hasard, que je vais m'humilier là-bas, devant cette belle dame ? Il ne manquerait plus que ça !

Fanchette sortit en coup de vent.

— Ça lui passera ! dit philosophiquement Jules.

En attendant, cela lui avait tourné le sang. Elle restait muette, mais agitée, Jules en amou-

reux prudent, ne disait mot, mais redoublait d'attentions pour sa mère. Elle le regardait d'un œil ombrageux.

Si Jules eut parlé, pressé, tout était compromis. Il eut la sagesse de se taire. Fanchette faisait ses réflexions. Après tout, Jules pourrait tomber plus mal. Cette Bertha ne serait pas un si mauvais parti. Autant qu'on pouvait savoir et juger, elle était gentille et, quant à l'argent, il était évident que sa tante la pourvoirait, puisqu'elle approuvait le mariage. Elise avait des sous dans son tablier, elle en avait apporté et François, son mari, s'était arrangé pour lui assurer le gros morceau dans sa succession !

— A qui « laisserait-elle », je vous le demande, puisqu'elle n'avait que cette nièce au monde ?

C'était à considérer.

Un matin, elle dit à Jules :

— Je te défends d'aller « là-haut » avant que j'aie été moi-même ! Ça ne serait pas convenable !...

— Tu as raison, mère !

Mais Fanchette ne se décidait pas ; il y avait un coup de collier à donner et c'était douloureux. Elle voyait que son fils s'attristait et son cœur de mère devenait lourd.

— Diantre ! se disait-elle, il faudra bien se dédier !... Quand ça ne seraient que pour Jules... On est mère ou on ne l'est pas ! Et moi, de mon côté, suis-je « tant bonne » ?... Je me connais... Il faut bien que les « niaises » finissent une fois. Après tout, j'en ai bien dit sur Elise... mais je l'ai toujours estimée et aimée !... Ma foi, oui !... Dans le fond, je l'ai toujours tenue pour une bonne personne !...

Un après-midi, Jules trouva sa mère dans le jardin en train de confectionner sans ordre un énorme bouquet où les soucis, les roses et toutes les fleurs de la saison étaient représentées.

— Ah ! te voilà enfin ! dit-elle... Porte-moi ça là-haut ?... Dis que c'est moi qui envoie !

C'avait été dit du ton le plus bourru.

— On y va, mère !

Fanchette s'éloigna rapidement.

— Ne fais pas ton benêt ! ajouta-t-elle sur le même diapason orageux... C'est pour ta tante !... Pas pour ta Bertha !

— C'est compris, mère !

Jules mit plus de temps qu'il n'en fallait raisonnablement. Il revint l'air pénétré.

— La tante te fait dire qu'elle a été très touchée de ton attention. Elle te remercie vivement !

— C'est bon ! On n'a pas besoin de remerciements ! fit Fanchette avec brusquerie, tout en se détournant pour écraser une larme du coin de son tablier.

Un après-midi, sans rien dire, Fanchette mit sa robe noire du dimanche, son chapeau des grandes occasions et apparut devant son fils qui fendait du bois dans la cour.

— Va te « recharger », Jules, et viens avec moi, là-haut ! Il faut bien en finir une fois !

Jules, vivement ému, baissa la joue ridée de sa mère.

— Merci, mère. Tu es bien bonne !

— Le bon Dieu fasse que ce soit pour ton bonheur, Jules ! dit-elle doucement.

— J'aurai vite fait !... Mais tu es toute belle, mère ! Tu as rajeuni de vingt ans !

— Espèce de bavard !... C'est bien le moment de te moquer de moi !...

On partit. Fanchette ne parlait pas. On arriva. Ce fut Elise qui ouvrit.

Les deux femmes se regardèrent un instant. Puis elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Ma pauvre Elise !

— Ma pauvre Fanchette !

Jules entraîna Bertha dans le jardin, tandis que les deux femmes tombaient sur le banc de la tonnelle, changées en fontaines.

Il y eut un silence.

— Tous les torts sont de mon côté, Elise !

— J'en ai la plus grosse part, Fanchette ! On essayait les dernières larmes.

— J'ai toujours dit, ma brave Elise, que vous étiez une femme de sorte, pratique, de bon sens et que le pauvre François avait eu bien du bonheur de vous rencontrer !

— J'ai toujours rendu justice à vos bonnes qualités, ma chère Fanchette, et...

— Elise, je vous demande la main de votre nièce Bertha pour mon Jules !

— Je l'accorde, ma bonne Fanchette, et de grand cœur !

— Merci !... Jules a ses défauts, mais ses qualités aussi...

— Elevé par vous, Fanchette, il ne pouvait que devenir un brave garçon... Je doterai Bertha, cela va sans dire, et elle sera ma seule héritière, Jules peut y compter ?

— L'argent n'est pas l'essentiel, Elise, dit modestement Fanchette... Si la Bertha vous ressemble, Jules sera toujours assez heureux.

Elles se tenaient les mains.

— On était faites pour s'entendre et pour s'aimer, ma bonne Elise... et...

— Eh bien ! mieux vaut tard que jamais, ma brave Fanchette.

Si les heureux futurs n'étaient pas entrés dans la tonnelle, les deux femmes en seraient encore à échanger des douceurs et des compliments.

Fanchette serra sur son cœur sa future belle-fille, puis se tournant vers son fils, radieux comme le soleil :

— Tu as de la chance, toi, tu peux t'en vanter !... Il s'agira de marcher droit et de faire honneur à la famille !

ADOLPHE VILLEMAR.

Théâtre. — Dimanche 31 mars, clôture de la saison de comédie. En matinée : *Les affaires sont les affaires*, comédie en 3 actes, d'Octave Mirbeau. — En soirée : *Les Précieuses ridicules*, comédie en 1 acte, de Molière. — *Madame Flirt*, comédie en 4 actes, de P. Gavault et G. Berr.

Vendredi, 12 avril, ouverture de la saison d'opéra, *Faust*, opéra en 5 actes et 6 tableaux, de Michel Carré et Jules Barbier, musique de Ch. Gounod.

* * *

Kursaal. — De hier vendredi 29 mars à lundi 1^{er} avril, pour quatre jours seulement, programme de gaîté ». D'abord *Miss Bridget*, l'opérette si bien jouée. Puis une opérette bien connue, *Mam'zelle Nitouche*, qui obtient toujours le plus légitime succès et par laquelle quelques uns de nos meilleurs artistes nous feront leurs adieux.



CACAO
Suchard
LE
DÉJEUNER
PAR EXCELLENCE

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO